

DOMINIQUE FORGET
Lampes de poche
(suite)

L'Unique Hasard est notre seule transcendance, la transcendance généreuse de notre seule et commune solitude.

Une œuvre d'art virtuelle et changeante se tient en nous comme le contre-feu de nos désillusions.

C'est en continuant de tisser les fils rêches ou soyeux du signifiant qu'on poursuivra d'en explorer l'interminable labyrinthe.

Tandis que le désir se remplit de caresses perdues, l'amour, toujours encore, se réjouit d'un sens qui lui échappe, se réjouit que le sens lui échappe.

Nous appelons vérité ce filet grâce auquel nous croyons fixer l'image ou plutôt la forme d'une réalité papillonnante, ô combien papillonnante.

La transcendance est bien pour nous ce qui se déplie en se déroulant, se déroule en se dépliant, se figure en se défigurant.

*

Le Vide ne saurait être un don car sans ce Vide nul don ne saurait venir à l'Être.

Chaque fois qu'elle descend les puits de l'Être, la pensée finit par ne plus rencontrer que l'écho indéfiniment répercuté de son propre silence.

C'est par l'écriture, c'est dans l'écriture que nous sculptons la face invisible de l'Être.

Le don de la méchanceté n'aura donc pas été vain, particulièrement face aux silencieuses énigmes de la matière noire.

*

Le Vide n'est prometteur que pour l'Être, pour l'énergique impatience de l'Être.

L'Homme passé et repassé à la moulinette de l'éducation se retrouve doté d'un irrépressible besoin de sens, besoin qui n'a lui-même pas plus de sens que le tourbillon des atomes et des lettres dont il est issu.

Nulle science des causes ne nous élèvera jamais à la compréhension d'un mystérieux, d'un indicible et originaire don de l'Énergie.

L'écriture pourrait-elle prétendre à un semblant de sens sans le désordre bariolé, sans le désordre heureux de l'enfant qui ne sait pas encore lire?

*

Il n'y a pas moins de Vide aux Cieux qu'entre nos doigts de pieds.

L'appropriation et la consommation compulsives de marchandises absurdes sont la formule la plus moderne et la plus aboutie d'une très ancienne et contagieuse quête du sens.

Entre deux êtres il y a d'impalpables abîmes qu'une simple caresse donne chaque fois le sentiment heureux de franchir.

C'est en se déplaçant que la pensée cueille l'énergie de son indispensable renouvellement, de ses indispensables écarts.

*

Seul le grand art peut nous fait sentir, avec effroi s'il le faut, cette force magique et primitive dont il reste à chaque fois l'éblouissante trace.

La pensée de l'Être est un don de l'Énergie, un don énergétique qu'il faudrait savoir transmettre avec générosité, c'est-à-dire sans trop y penser...

Ne prions jamais que pour que continue l'errance...

*

C'est à l'amour de tisser la robe qui nous dérobera, l'unique robe de nos futurs, de nos fertiles dépouillements.

C'est de l'art, du grand Art même de savoir s'arrêter à temps, de pouvoir chaque fois s'arrêter au bon moment, au *seul* bon moment.

Que sont les pleurs, les irrépressibles pleurs, sinon la manifestation subtile et troublante d'une énergique Nécessité, d'une énergique Générosité?

*

Ce n'est qu'en s'exposant à l'imprévisible foudre qu'on prend vraiment le risque du bonheur, le risque d'un bonheur plus imprévisible encore.

Peut-être pouvons-nous ralentir, peut-être même pourrions-nous nous arrêter: ce qui est sûr c'est que ce n'est pas nous qui avons commencé à jouer, qui avons donné le coup d'envoi.

Le vrai bon moment est toujours aussi celui où nous nous sentons soudain en accord, mystérieusement en accord avec tout ce qui nous dépasse.

La musique est bien souvent la marque de toutes les larmes, de tous les pleurs auxquels elle n'aura donc cessé d'adresser un unique, un éblouissant hommage.

*

Le feu qui flambe ne sait-il pas aussi et à merveille nourrir en nous de nécessairement brûlantes illusions?

C'est comme elle nous a lancés qu'à coup sûr la main généreuse du Hasard saura nous reprendre: saura reprendre sa mise.

Nos idées n'auront-elles été que des traces qui soudain flambent et se consomment, laissant encore de nouvelles traces tout aussi inflammables?

À l'impossible chacun n'est tenu que par des mots ou des signes, ces innombrables signes dont il parcourt inlassablement l'interminable, l'inconcevable labyrinthe.

*

La main qui tremble n'exerce pas nécessairement moins de puissance, n'en exerce pas moins sa puissance que celle qui, fermement, tient le bâton des rêves à venir.

C'est au seul fil de l'écriture que nous voilà suspendus, balancés, nous tortillant de plus bel au-dessus d'un Vide infiniment accueillant.

Ce n'est qu'en jouant avec les étoiles qu'on se prépare au mieux pour relever le défi lancé par tous ceux qui ne sont pas encore nés.

*

Puisqu'on sait que l'Humanité est très probablement déjà perdante, c'est assurément au bonheur du perdant, au plaisir de la perte qu'il nous faut maintenant travailler avec entrain.

Bien que la singularité soit ce qui nous distingue et nous sépare il est impossible de nier sans mauvaise foi l'existence tout aussi singulière de chaque pont, la singularité de ces innombrables passages, passerelles et passeurs.

Quelle que soit son intensité la joie ne peut que nous prendre par surprise.

Prions oui prions mais à coups de griffes, pour que la mort bleue nous ouvre à nouveau son Silence propice.

Si nous continuons à errer que ce soit entre les piquets de notre lumineuse tente cosmique.

*

Bien compris, l'art du démontage est aussi un art du montage et du remontage: ce qui ne vaut pas seulement pour le montage ou le démontage des formes de l'art mais aussi pour le montage ou le démontage de la tente du bonheur, de la tente si légère et si souple du bonheur.

Nous n'écrivons que rarement le mot « virgule » et nous ne le prononçons que plus rarement encore: bien plus rarement que nous n'en traçons le bref et amical salut.

N'y a-t-il pas quelques points d'interrogation qu'il faudrait tout de même pouvoir écrire en majuscule?

*

On voudrait que, comme celle du Soleil ou de la Lune, l'éclipse du bonheur nous laisse chaque fois poétiquement convaincus de sa prochaine et chaleureuse réapparition.

La musique se présente parfois à nous comme l'image fascinante d'une langue qui serait absolument parfaite, aussi parfaite que parfaitement incompréhensible.

Nous n'atteindrons jamais notre véritable centre et pourtant nous ne cessons d'en reconnaître les indices, d'en percevoir les signes: de ces signes qui ne cesseront donc jamais de nous attirer à la recherche de nous-mêmes.

C'est à la source du Hasard comme don de l'Énergie que, toujours encore, nous puiserons la force de toutes nos indignations.

C'est grâce au Temps que le Hasard reprend tout ce qu'il donne, redonne tout ce qu'il prend.

Pour penser sérieusement l'Être il faut commencer par contrôler avec lucidité notre tenace, notre récurrent besoin d'espoir et de consolation.

Le Hasard généreux ne nous donne pas d'autre espoir ni d'autre consolation que celui d'un éternel et aveugle, d'un éternel et aveuglant renouvellement des formes.

Toute chose est constamment et nécessairement changeante, déjà différente d'elle-même, en route vers l'Inespéré.

L'espoir aura toujours été trop pauvre et fade en regard d'une exubérante, d'une flamboyante et imprévisible réalité à venir.

Il faudrait que la conscience puisse se tenir régulièrement au plus près du sentiment toujours changeant de son énergique vitalité.

*

Notre fragile pensée nous ouvre à l'Être un peu comme la toile qu'elle tisse et retisse inlassablement ouvre l'araignée à la contingence de l'air, au caprice des mouches.

*

L'art de penser est peut-être surtout un art de pencher, un art de se pencher.

C'est bien dans le don des majuscules que se prend et se reprend la vraie mesure d'une primordiale et créatrice Générosité.

C'est en la couvrant de braises et de buis que le sommeil a protégé notre pensée.

Si nous marchions sur la tête, et même mieux sur deux têtes, notre pensée serait sûrement moins spontanément arrogante, moins naturellement fière de sa prétendue supériorité.

La poésie ne cesse de creuser l'écart où broder le chiffre d'improbables énigmes.

Seule l'écriture transmet au Silence une profondeur capable de rivaliser avec celle des plus sombres, des plus inquiétantes fosses marines.

Dans le grand Tourbillon Cosmique c'est la forme même des lettres que nous traçons qui se perdra aussi sûrement que s'est déjà perdu l'onde invisible de chacune de nos paroles.

Seul celui qui n'allait nulle part aurait pu savoir vraiment où il allait.

Innombrables sont les phrases qui n'auraient jamais pu être écrites ni bien sûr conçues sans les images du Paradis ou de l'Âge d'Or.

*

Ce n'est qu'après avoir tiré son épingle du jeu qu'on peut s'en servir efficacement pour percer à jour les effarantes, les inquiétantes, les délirantes baudruches de la mondialisation commerciale.

C'est dans la magie toujours fascinante de l'art pariétal le plus ancien qu'est scellée la matrice de nos plus beaux, de nos plus heureux souvenirs.

L'illusion folle du choix n'est-elle pas à son comble dans la folle croyance au choix de l'illusion?

*

Envisagées du point de vue d'une science rigoureuse, ô combien rigoureuse, toutes les langues sont des langues de bois.

Si nous avons accès au plan de notre labyrinthe, où serions nous plus avancés sinon dans l'expérience d'une très ancienne et stimulante perplexité?

C'est si et seulement si les météores continuent de le permettre qu'une métaphysique légère pourra continuer de se glisser dans les failles de la science, pourra continuer de se faufiler entre les mailles serrées et bien trempées de la technique.

Chaque nuit, chacun de nos rêves est un nouveau Cheval de Troie dans la nuit de l'esprit.

Ce n'est pas en suivant les flèches écrites par d'autres qu'on évitera de tourner dans un labyrinthe qui, quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse, ne nous appartient pas.

Peut-on sérieusement croire qu'il pourrait n'y avoir que des jeux de langage ou de langues, des jeux avec le langage, des jeux pour donner sa langue au chat?

*

Est-il donc si rassurant de parler à ses pieds qu'on en oublie de leur tendre l'oreille?

Tout a été tenté pour que les Lampes de Poche puissent émettre des étincelles fugitives: les étincelles d'une joie aussi puissante et concentrée que de la matière noire.

Dominique Forget

Dominique Forget, né en 1953, philosophe, vit actuellement dans la Drôme. Il a publié des textes dans la revue *La petite fabrique de rêve* et dans les numéros 19 et 40 de *Pleine Marge*. Il est également l'auteur de *L'Eau claire des tentations circulaires*, Traumfabrick, 1994, *À l'aplomb d'une étoile* et *Sous le ventre des papillons*, Deleatur, 1996 et, plus récemment, *L'hirondelle joue à l'élastique* et *Dans le gosier du temps*, Gros Textes, 2004.